

Fort de ses 1227 km et 11 753 m de D+ à boucler en moins de 84h, le Paris-Brest-Paris allait assurément être l' « objectif » de la saison auquel j'ai tenté de me préparer pour le mieux. J'arrive à Rambouillet le dimanche matin avec 12 000 km au compteur glanés dans les différents BRM qualificatifs indispensables pour s'y inscrire puisqu'il faut valider un 200, 300, 400 et 600 km mais aussi les 6 jours de Vars ou encore notre récente itinérance « estivale » qui a forgé le mental en raison des conditions météo apocalyptiques que nous avons rencontrés.

Malgré quelques jours d'interruption de vélo, je suis d'humeur morose car j'ai appris il y a quelques jours le décès accidentel par noyade d'un de mes collègues de l'école avec lequel je m'entendais très bien. En arrivant à la Bergerie Nationale le dimanche matin, je suis rapidement saisi par l'immensité des lieux et la foule des participants qui donnent au domaine une ambiance de kermesse ou de festival. Je dois retirer mon dossard à 10h30 alors que le départ est programmé le lendemain à 5h30 ! Sitôt le dossard récupéré, je décide de m'extraire de cet endroit (relativement hostile) pour découvrir Rambouillet grâce à une visite guidée sur les relations entre la ville et les présidents de la République. J'y apprend que le château a été une résidence présidentielle, connue pour ses chasses, où de nombreux chefs d'États vont se succéder et je profite de l'ambiance atypique qui règne dans la ville où une horde de cyclistes de nationalités très différentes circulent. J'y suis seul et entouré de monde. Ce sentiment ne me quittera pas jusqu'à l'arrivée.

Après une nuit passée dans le coffre de la voiture histoire de tester le matelas et le bivy achetés récemment, je me lève vers 4h du matin pour me préparer. Ce laps de temps ne sera pas suffisant puisqu'il faut passer un contrôle bondé au démarrage qui me fera passer la ligne avec 5 min de retard. Je pars donc solo, solo et encore solo vers Brest à travers la forêt de Rambouillet avant de gagner la plaine de la Beauce. Les plus rapides de la vague Z et + me dépassent mais je ne cherche pas à accrocher le train. Inutile de se cramer maintenant et je maintiens un rythme à 26-27 de moyenne durant toute la première journée. Celle-ci va se dérouler sans encombre, je traverse les différentes étapes où je fais pointer mon carnet en traversant des villages où nous sommes encouragés par de nombreuses personnes. L'ambiance est clairement digne d'un Tour de France : plein de personnes au bord de la route nous encourage, nous donne à manger, les voitures s'arrêtent pour nous encourager également. J'arrive comme convenu à Loudéac (km 435) le lundi dans la nuit avec plus de deux heures d'avance sur ma prévision. Le temps m'est agréable. Il faut dire qu'avec 30 degrés j'ai plutôt

l'impression d'être à une fin de printemps à Aix ce qui n'est pas le cas de l'ensemble des cyclistes dont certains, peu habitués à la chaleur, font des malaises. La nuit est une autre paire de manche, l'humidité tombe et il fait (beaucoup) trop froid pour moi. Impossible de dormir dehors et je me dirige donc vers le dortoir de Loudéac, gros carrefour de ce PBP puisque nous y passerons deux fois (km 435 et km 782). L'hébergement à Loudéac est très bien géré malgré l'afflux de monde : une excellente organisation et des bénévoles aux petits soins me permettent de me doucher, de charger mon GPS et téléphone avant de m'endormir pour 3h. Mon cerveau est docile : il se déconnecte en 5 min et me réveille 5 min avant le réveil ce qui me permet une nuit bien récupératrice malgré le confort sommaire du lit de camp. Je prends un petit déjeuner rapide avant de reprendre la route direction Brest.

L'objectif de la deuxième journée sera de revenir à Loudéac ce soir, même tardivement, pour espérer finir mercredi dans la nuit. Carhaix (km 514) est gagné au petit matin en traversant le Canal de Nantes à Brest que nous avons parcouru lors de la Vélodyssée il y a quelques années. Autre ambiance au point de contrôle qui est anarchique et sale : je fais pointer, prend un repas et ne m'attarde pas car je n'ai que Brest comme objectif. L'étrange sensation de solitude entourée de monde ne me quitte pas : j'entend parler toutes les langues et je poursuis mon effort. Les cuisses commencent à me faire mal et je décide de rouler sur le petit plateau en maintenant une cadence supérieure à 80. Je profite des beaux paysages des Monts d'Arrée pour détendre mon cou et mes épaules. Au loin, l'ancienne centrale nucléaire de Brennilis puis une arrivée à Brest (km 604) fort longue mais bien récompensée avec un groupe de musique locale, des kinés et un bon repas. Je fais masser mes jambes et mon cou, qui se tendaient fortement, et repars avec Paris en ligne de mire. Il faut prendre des forces car le retour à Carhaix va se faire par une autre route avec un D+ plus que significatif (1300 m sur 90 km). Cette étape va clairement être pénible car je passe mon temps en relance. On monte et descend comme dans des montagnes russes sans jamais pouvoir récupérer et c'est exténué que j'arrive à Carhaix (km 696) pour le repas du soir. Le doute commence à m'assaillir : vais-je pouvoir arriver Loudéac (km 782) condition indispensable pour finir demain soir ? Je repars de Carhaix musique sur les oreilles alors que la nuit tombe, toujours seul au milieu d'une foule anonyme. Sur les bords de la route, de plus en plus de cyclistes dorment. C'est étonnant de voir les gens dormir à même le bitume, la pelouse, les champs ou tout simplement adossés à un mur (ce qui donne l'impression de cadavres

ou de lapin Duracell dont on aurait enlevé les piles, arrêtés dans le feu de l'action). Je me demande ce qui peut les différencier de vrais morts. Mon esprit divague de plus en plus et commence à douter. Cécile me remonte le moral au téléphone et mes doutes se transforment en colère : je veux finir demain soir (même si c'est tard dans la nuit) pour rentrer à la maison. À cette heure, je crois dompter cette colère pour me pousser à aller plus loin. En temps normal c'est ce que j'aurai fait : j'ai toujours eu une forte colère en moi que je canalise tant bien que mal pour me porter vers des objectifs, il n'y a donc aucune raison de changer ceci. Je mets donc la musique et poursuit ma route, toujours seul au milieu de la foule. Je me sens tellement galvanisé par cette envie d'arriver demain soir (et donc d'arriver à Loudéac ce soir) que je ne remarque pas que la musique que j'écoute me fait pleurer par moments. Cela me semble être un détail, j'ai toujours été sensible à la musique et à l'art en général et je n'y attache pas plus d'importance. Pourtant, ce sont les premiers signes de la journée apocalyptique qui s'annonce demain... Malgré ces sensations, j'ai l'impression que le retour à Loudéac se déroule mieux que prévu : je retrouve le dortoir et la routine de la veille ce qui a quelque chose de rassurant. Mon cerveau est toujours docile, se calme avant de m'endormir et me réveille 3h plus tard.

Au petit matin, la colère en moi n'a pas disparu : je veux arriver ce soir coûte que coûte car la prévision météo n'est pas rassurante pour jeudi ! Je pars donc très fort en direction de Tinténiac (km 867) puis Fougères (km 927), la chaleur se fait orageuse mais j'avance avec les nerfs. Je monte fort les côtes avec de bonnes sensations à la limite de l'euphorie. Jusqu'ici, je pourrais croire que tout va bien : je parviens à détendre mon cou qui est de plus en plus raide en regardant le paysage alors que la musique me porte. C'est après la pause de Fougères que les choses vont se gâter car je réalise qu'il va me falloir rouler encore plus de 300 km pour espérer arriver au petit matin à Rambouillet. Mon moral craque aussi fort qu'il m'avait porté les heures précédentes. Je pleure sur le vélo, pense à mon collègue disparu et je ne parviens pas à remonter la pente au sens propre comme figuré. J'appelle Cécile qui fait de son mieux pour me remonter le moral puis ma mère et je songe sérieusement à l'abandon. Les douleurs envahissent mes doigts et c'est dans un état second que je gagne Villaines-la-Juhel (km 1017) vers 20h. J'ai du mal à descendre du vélo et surtout je ne peux plus bouger mes mains car mon majeur droit est écarlate et a triplé de volume alors que ma main gauche est bloquée. Cette atteinte des mains est très inquiétante. En effet, je suis atteint de la polyarthrite rhumatoïde,

maladie auto-immune qui détruit les cartilages de mes mains et pieds par poussées. Bien que ma maladie soit sous contrôle, car traitée, et que je n'ai pas eu de poussée depuis longtemps, j'ai tellement poussé mon corps dans ses retranchements que j'ai pu déclencher une telle poussée. Je me dirige vers le poste de secours où je suis pris en charge par une dame charmante qui va finalement sauver mon PBP. Nous parlons de tout pendant près d'une heure, elle me masse les doigts, les bras et le cou. Je pleure encore et encore, tout se télescope dans ma tête et je ne suis plus très lucide. Cependant, j'ai le bon réflexe d'appeler Cécile qui me conseille de dormir à Vilaines-la-Juhel. Je ne suis pas en retard sur la barrière horaire même si je dois faire le deuil d'arriver en fin de nuit à Rambouillet.

Après 4h de sommeil (alors que j'en avais prévu 6 !), je me réveille. La douleur a baissé en intensité mais est toujours présente. Pourtant, je me décide à jouer un coup de poker, comme une dernière carte, en faisant confiance à ma tête. Ne me suis-je pas levé plus tôt car j'ai envie de boucler ce PBP ? Au pire, la gare d'Alençon dans 30 km me permettra de rentrer et de mettre fin à cette aventure si la douleur est trop pénible... Si hier j'étais dans un état quasi second, je me sens aujourd'hui tel le capitaine d'un navire qui contemplerait les dégâts au lendemain d'un tempête : extérieur et détaché mais aussi profondément lessivé, essoré. Le ciel est étoilé et l'orage annoncé ne viendra pas : juste quelques gouttes dans une douce lumière en de début de journée. Toujours la musique sur les oreilles, les larmes sont présentes mais elles redeviennent « normales » et liées à l'émotion d'une belle musique qui se conjugue avec les belles collines du Perche au soleil levant. Je gagne Mortagne au Perche (km 1098) et les monts du Perche sont gravés sans difficulté. Alors que je me rapproche de Dreux, le relief se fait de plus en plus plat et le rythme augmente à 30 de moyenne. J'entraîne dans ma roue un belge et un français et j'ai maintenant une certitude : je vais finir ! Les douleurs aux mains baissent en intensité : je retrouve ma main gauche et mon majeur droit gagne en mobilité. Sitôt Dreux passé (km 1176), il reste 45 km de « plat » pour rejoindre Rambouillet. L'orage attendu ne viendra pas mais sera remplacé par une forte pluie que je ne sentais même plus. Le décompte s'enclenche : 15 km - 10 km. J'appelle Cécile sous la flamme rouge pour partager avec elle les derniers kilomètres. La ligne d'arrivée est franchie vers 13h40 dans un délai de 80h20. Ce ne sera pas entre 60 et 70h mais largement en dessous de la barrière horaire de 84h. Mes sensations à l'arrivée sont les mêmes que durant la course : je me sens seul mais

entouré de monde. Alors que j'ai désiré plus que tout ce passage de ligne d'arrivée (km 1218), il ne sera au final qu'une simple formalité avec remise de médaille, repas et ciao ! J'avais imaginé que l'arrivée des cyclistes par vagues successives aurait permis un peu plus de personnalisation, un mot du speaker. J'avais même songé à ce que j'aurai pu dire si l'on m'avait tendu le micro. J'aurai eu énormément de remerciements pour mes proches (Cécile, mes parents) et ceux qui ont suivi ce périple et bien sûr une énorme pensée pour mon collègue. On ne me tendra pas le micro... Ce n'était pas prévu. Le passage de la ligne d'arrivée est assez banal et ordinaire sous une pluie qui est loin de l'être par son intensité. Il illustre bien ce qu'est pour moi le PBP : une aventure extraordinaire réalisée par des gens ordinaires et humbles. Tous différents, tous anonymes, réunis par des bénévoles et un public extraordinaire dans une épreuve où je n'ai jamais été puiser aussi profondément au fond de moi.